

Prédication du 12 février 2017 - Matthieu 20.1-16

Comme c'est l'habitude de l'Évangile, la parabole d'aujourd'hui nous provoque. En tout cas c'est bien le cas pour moi, parce qu'au premier regard, je me demande si les ouvriers n'ont pas raison dans leurs objections contre le propriétaire. De leurs points de vue, ils sont clairement les victimes d'une injustice ; quatre groupes d'ouvriers ont travaillé à différentes heures et ils ont tous été payés le même salaire. N'aurions-nous pas tous réagi comme eux si, par exemple, notre collègue avait reçu une prime alors qu'il avait travaillé moins que nous ? Ou bien lorsque quelqu'un se débrouille pour ne pas payer ses taxes et veut quand même bénéficier d'une assistance sociale ; ne sommes-nous pas provoqués ?

Ce dernier exemple est bien illustré dans les discussions politiques du moment où la crise des migrants provoque nos valeurs et pose un défi à nos idéaux les plus fondamentaux : on veut bien leur apporter de l'aide, mais comment faire cela sans compromettre les structures économiques et sociales de notre société ? Nous avons peur de perdre les droits pour lesquelles nos ancêtres ont dû tellement se battre pendant des générations.

Je crois que c'est bien naturel ; en tout cas le phénomène est bien connu dans les jardins d'enfants où les pédagogues doivent faire attention à ne pas donner d'avantages à un enfant devant les autres ; ou même dans les relations familiales quand il y a un conflit d'héritage et les frères et sœurs ne peuvent se mettre d'accord sur leur droit. L'Ancien testament nous décrit ce phénomène dans une forme littéraire par l'histoire de Jacob qui trompe son frère Ésaü de son droit d'aînesse. C'est dans Genèse 27.

La peur d'être trompé ou désavantagé est donc fondamentale dans la psychologie humaine ; fondamentale à un tel point que ça peut nous mener à commettre des actes dont nous ne sommes pas toujours fiers parce qu'ils ne sont pas nécessairement en accord avec nos idéaux. « Je pourrais quand même être plus généreux », se dit-on quand on se trouve méticuleux et tatillon. Mais en même temps si on est certain qu'il y a eu une injustice, alors pourquoi l'ignorer ? Si personne n'en parle, la situation ne va certainement pas s'améliorer ! Certes, ce n'est pas toujours facile d'agir en accordance avec ses idéaux. Je suis certain que nous connaissons tous la sensation d'avoir un idéal et de ne pas pouvoir le suivre ; c'est une sensation particulièrement frustrante parce qu'on se voit comme de l'extérieur, sachant qu'on devrait sentir autrement mais sans avoir le pouvoir de changer nos émotions.

Ça compte aussi pour les ouvriers dans la parabole : ils auraient pu montrer plus de générosité, bien sûr, mais n'ont-ils pas un point essentiel quand même ? Ne sont-ils pas les victimes d'une injustice morale ? Leurs émotions ne se justifient-elles pas puisque-ils ont belle et bien gagné le droit d'être payés plus que les autres ? Dans la parabole, il y a donc un paradoxe. C'est le paradoxe de la relation entre action et intention ; l'Évangile nous exige à vivre avec plus de générosité alors que ce n'est pas toujours dans notre pouvoir de surmonter nos sentiments d'injustice. C'est une exigence que nous ne pouvons pas réaliser nous-même – mais c'est une exigence néanmoins. Paradoxe insoutenable. Encore une fois, Jésus semble demander de nous quelque chose que nous ne pouvons pas lui donner.

Mais peut-être y a-t-il une clef de compréhension cachée dans le contraste entre le fait que les ouvriers ressentent une injustice parce qu'ils sentent que leur droit leur a été volé, et le fait que le propriétaire – qui symbolise bien sûr Jésus – donne généreusement à tout le monde sans distinguer entre les individus. Pour lui, ce n'est pas une question de gagner le droit d'être payé ; tout le monde qui a répondu à son appel au travail reçoit la même somme. La justice de Jésus est donc une autre que celle des hommes parce qu'elle inclut avant d'exclure ; elle reconnaît les hommes comme égaux sans égard pour leur mérite.

Je crois que la parabole est conçue pour que nous nous posions des questions sur notre droit. Et en faisant ainsi, elle indique un trait qui est fondamental à la psychologie humaine : le fait que nous sommes égocentriques ; que nous détestons quand nous ne sommes pas reconnus comme le centre du monde, et quand notre droit n'est pas respecté.

Ça m'a fait penser à une expérience scientifique dont j'ai entendu parler l'autre jour, dans laquelle une équipe de psychologues avait laissé un groupe de gens jouer à un jeu de dés dans lequel un des joueurs

jouait avec des règles avantageuses et l'autre jouait avec des règles désavantageuses. Pour le premier groupe de joueurs, il était donc facile de gagner alors que c'était difficile pour l'autre. Après le jeu, on a demandé à tous les gagnants des deux groupes s'ils trouvaient qu'ils avaient bien joué et s'ils avaient mérité leur victoire. Remarquablement il n'y avait pas de différence entre les réponses des deux groupes : les gagnants du premier groupe pour qui c'était facile de gagner, trouvait qu'ils avaient mérité leur victoire aussi bien que les gagnants du deuxième groupe pour qui c'était beaucoup plus difficile.

Ces résultats sont plutôt drôles, mais je trouve aussi qu'ils sont très significatifs en ce qu'ils soulignent non seulement des traits fondamentaux de l'homme en général – que nous sommes égocentriques – mais aussi en ce qu'ils disent quelque chose qui est particulièrement vrai pour l'homme moderne occidental : que nous sommes très préoccupés de nos droits et de nos mérites. Au bout du compte, nous réclamons comme des petits oisillons dans le nid : nous sommes préoccupés de notre droit d'avoir des enfants quand on veut, (et comme on veut), de trouver le grand amour, de décider de notre apparence physique de « A » jusqu'à « Z », de s'exprimer comme on veut, de se distinguer chacun à sa façon de plus en plus unique pour que le monde puisse voir à quel point on est singulier.

Par exemple, dans l'émission de télévision danoise qui s'appelle "Gift ved Første Blik" – dans laquelle il s'agit de créer un mariage heureux entre deux personnes qui ne se connaissent pas du tout –, le plus grand défi de presque tous les participants consiste à accepter le dépassement de ses limites intimes, mais c'est aussi de lâcher prise sur la culture du *dating* où les gens que l'on rencontre sont considérés comme des candidats qui doivent remplir une check-list de conditions avant d'être sanctionnés comme partenaires de vie.

Mais aujourd'hui l'Évangile nous arrête et nous demande quel est vraiment notre droit ? Le propriétaire dit aux ouvriers : « allez, *vous aussi*, qui ne faites rien. (...) Je vous donnerai un *juste salaire*. » Donc, Jésus nous demande d'avoir confiance en lui, car les ouvriers ne savent pas ce qu'il va leur donner, ils ne savent pas qu'au bout de la journée ils vont être payés le même salaire. Au bout du compte, ils ont le droit à rien sauf d'être soumis à la clémence du propriétaire.

Le thème constitutif de cette parabole est alors le désir : c'est le désir des ouvriers d'être reconnus pour leurs mérites, mais c'est aussi le désir du propriétaire de trouver de l'emploi pour tous les ouvriers pour qu'ils n'en restent pas un seul sans travail à la fin de la journée. Le désir a donc une double face ; il peut être égocentré, tourné vers les choses matérielles, fondamentalement vorace, insatiable et sans scrupules. Mais il peut aussi être la manifestation de l'aspiration de l'homme d'être réuni avec son créateur, de trouver le repos dans le combat de la vie, et de trouver la lumière dans le noir. Ce côté du désir est divin car c'est la manifestation de l'amour éternel que Dieu a pour l'homme.

C'est difficile de savoir quand est-ce qu'une ambition personnelle exprime un désir divin ou un désir égocentré, mais le message d'aujourd'hui nous exige à nous arrêter un instant, faire une pause sur notre chemin de vie et demander qu'est-ce que c'est qu'on désire vraiment – au fond du cœur ? En dernier ressort, cette chose que nous désirons avant tout, c'est une chose que seulement Dieu peut nous donner – c'est la satisfaction inépuisable qui peut seulement être réalisée par l'accordance de notre désir avec celle de Dieu par l'intervention de l'Esprit Saint.

L'Évangile nous dit que les derniers seront les premiers et que les premiers seront les derniers parce que la justice de Dieu est autre que la justice des hommes. Elle est tellement radicale qu'elle met les désirs de l'homme en suspension. Le trésor qui nous attend dans le royaume des cieux n'est pas quelque chose que nous avons mérité, mais c'est quelque chose que nous désirons sincèrement et profondément. Et justement parce que ce désir reflète le désir de Dieu et exprime le fait que l'homme est créé à l'image de Dieu (Genèse 1.27), nous pouvons mettre nos propres désirs égocentrés entre parenthèses et réaliser l'exigence de l'Évangile de vivre avec plus de générosité, même s'il n'est pas toujours en notre pouvoir de surmonter nos sentiments d'injustice.

Bastian Nolsøe Vaucanson